

## Donald, poète «à plein-temps» dans le métro à Paris



Donald, alias Mark Tapley, vend ses poèmes dans le métro parisien depuis huit ans. Une activité dont il a fait un mode de vie. LP/M.F.

Donald, alias Mark Tapley, vend ses poèmes dans le métro de Paris depuis huit ans. Une activité dont il a fait un mode de vie. Rencontre.

Un jeune homme brandissant des feuilles blanches s'engouffre dans un wagon, station Saint-Jacques, direction Nation en ce début de semaine. Il prend une profonde inspiration et s'élanç : «Bonjour à tous ! Je vends mes poèmes ! Terminés les scandales et les potins des journaux gratuits, c'est moins illustré mais plus imaginé ! Qui veut des vers à murmurer, à chanter, à chuchoter de bon matin ? Le prix est libre !» Sa voix est puissante. Son regard vif. Les passagers se transforment instantanément en auditeurs. Textes à la main, zigzaguant entre les poussettes et les valises, il récite ses vers avec la gouaille de celui qui «fait le métro régulièrement». Cette activité a donné une assurance redoutable à l'artiste.

Agé de 28 ans, Donald - Mark Tapley de son nom de plume - vend son travail dans les rames depuis huit ans. «Pour arrondir les fins de mois, en plus de quelques traductions en chinois et en anglais pour des éditeurs, dit-il, assurant même avoir travaillé à plein-temps dans le métro pendant trois ans». A raison de «quatre à cinq heures par jour», il évalue son gain mensuel à «environ 1 000 euros par mois en comptant les tickets restaurant».

## Son but ? «Perturber ceux qui jouent sur leur téléphone»

Tout commence lorsqu'il débarque à Paris depuis Pékin, où il vient d'obtenir son baccalauréat au lycée français. Le fils de bonne famille, gros lecteur et mordru de théâtre, entreprend des études en classe préparatoire littéraire. Au même moment, il décide de lancer sa carrière underground dans le métro, sur le chemin des cours, ligne 11, «car les gens s'y ennuiement terriblement» : «Je criais car elle est très bruyante», se souvient-il.

L'étudiant, qui travaille sans autorisation de la RATP, apprend vite à choisir les parcours les plus silencieux et connaît sur le bout des doigts les stations à éviter pour ne pas éveiller l'attention des contrôleurs. «Je monte toujours à l'arrière pour repérer plus facilement les uniformes», explique-t-il. Son but ? «Perturber ceux qui jouent sur leur téléphone», sourit le bohème. Ses lignes favorites ? «La 6 pour la vue sur Paris depuis la station Passy et parce qu'elle permet d'admirer les œuvres de street art du XIII<sup>e</sup> arrondissement». Ses wagons courts sont aussi «plus pratiques pour s'approprier l'espace et ménager sa voix». Le poète, qui se surnomme «la taupe», assure qu'il va se ranger des wagons à l'automne pour se consacrer pleinement à une association d'aide aux sans-abri. «Pas de regrets, j'aurais été le poète le mieux payé de ma génération», lance-t-il, bravache, avant de poursuivre sa drôle de croisière, sous son ciel de faiences.

«Eh ! Poète ! As-tu des vers tristes à 50 centimes ?»

«C'est la première fois que je rencontre un poète dans le métro», confie Alice, une jeune femme de 22 ans qui vient d'acquiescer un poème en échange d'une pièce de deux euros sur la ligne 13. Quelques rangées plus loin, un jeune homme enlève ses écouteurs et interpelle l'écrivain : «Eh ! Poète ! As-tu des vers tristes à 50 centimes ?».

Mohamed, un étudiant de 19 ans, se met à déclamer un passage de «Paratopie 2», qu'il vient d'acheter : «Gamins, nous cherchions à comprendre la peur de nos aînés/Une nuit, nous veillâmes sous la lune croissante, guettant ce qui pourrait se passer/pendant que tout dormait/Nous ne vîmes rien». «J'aime beaucoup cet univers sombre qui m'évoque une chanson du groupe de rap PNL», commente-t-il, avant de souligner «le courage» de la démarche artistique, car selon lui, «le public du métro est le plus difficile à conquérir».

Dans une autre rame, sur une autre ligne, Philippe, 42 ans, se laisse tenter lui aussi. «J'ai donné trois euros parce que ça change des musiciens, explique-t-il. Je ne lis pas de poésie d'habitude, c'est l'occasion !» Même Jacqueline, 62 ans, qui n'a rien donné, sourit aux fanfaronnades de l'écrivain : «Ça m'amuse ! Il faut rester ouvert d'esprit», souffle-t-elle à sa voisine dubitative.

Maxime François